

# Profession : reporter sexe : féminin

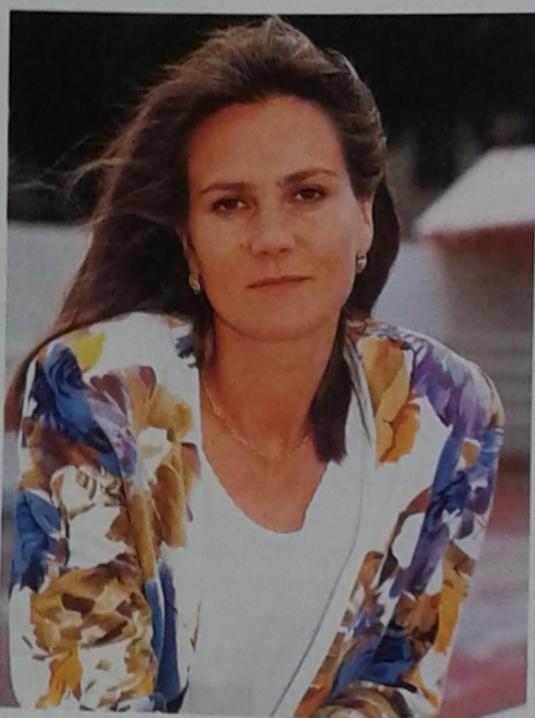
Certains les qualifient d'inconscientes. D'autres admirent leur courage. Elles, elles aiment leur métier et vont jusqu'au bout de leur passion. Des femmes qui ont choisi une profession réservée il

ya encore peu de temps aux hommes : grand reporter. Et dans la forme de presse qui exige le plus des journalistes, celle de la télévision et des images. Rencontres.

Elle aurait pu être enseignante à Aix-en-Provence, sa ville natale. Mais elle a choisi de devenir journaliste. Grand reporter. Un rêve. Une passion qui a failli lui coûter la vie.

Lundi 4 juillet. Rwanda. Après treize jours passés sur place, Isabelle Staes, trente-trois ans, journaliste à France 2, son équipe, et José Nicolas, photographe de l'agence Sipa, décident d'aller à la rencontre des soldats du FPR (Front patriotique rwandais) à majorité tutsie. « On est partis le matin sur Butaré. Après avoir passé les derniers barrages hutus, on a traversé des barrages vides. On a continué. Tout à coup, il y a eu un vrai silence de mort. Plus aucun bruit, rien. On s'est dit que ça sentait mauvais. On a voulu faire demi-tour, et là on s'est fait canarder. » Le visage d'Isabelle se crispe. « Les hommes du FPR en embuscade ont vidé leurs chargeurs sur nous, laissant près de cent impacts de balles sur la voiture. J'avais le pied déchiqueté, j'ai poussé la portière de la voiture et je me suis jetée à terre, à plat ventre, en hurlant qu'on était des journalistes français. Ils ont arrêté de tirer. Ils nous ont laissés une heure et demie par terre. Puis ils sont venus vers nous en prononçant une phrase incroyable : "Excusez-nous, mais c'est la guerre!" »

Sur son lit d'hôpital, Isabelle sourit. Elle n'en revient pas d'être saine et sauve, tellement ce qu'elle raconte lui paraît invraisemblable. Elle change de position pour ne pas laisser s'ankyloser sa jambe, au bout de laquelle son pied ne tient que grâce à un



Chauvel/Syigma

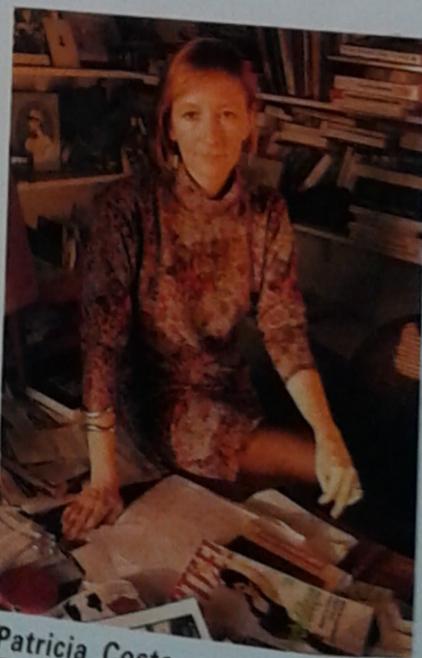
Isabelle Staes. Blessée mais prête à repartir.

fixateur externe. « Ils nous ont ensuite emmenés dans une maison et ils sont partis chercher un médecin. Je n'ai jamais eu peur de mourir, d'être achevée, mais j'étais obsédée par mon pied. Je me disais, j'ai plus de pied, j'ai plus de pied, nom de Dieu, comment je vais vivre... » Sa voix se brise un peu en répétant ces mots. Mais elle reprend. « Là, un médecin nous a très bien soignés. S'ils n'avait pas fait les gestes élémentaires, ni José, blessé au genou, ni moi, touchée au sein, à la cuisse et à la cheville, n'aurions conservé nos jambes. »

Une infirmière lui masse les ortels, mais elle n'a pas mal aujourd'hui. « Je ne sais pas comment nous sommes sortis de ce trou. Au bout de deux jours, ils nous ont emmenés à Kigali. Là, il a fallu négocier pendant trois heures pour qu'ils nous laissent

aller à l'hôpital où un très bon chirurgien orthopédiste finlandais nous a opérés. Puis, au bout de 24 heures, nous avons été évacués par avion sanitaire à Nairobi où nous attendait un appareil du ministère de la Défense. »

Isabelle revient de loin. Après avoir vécu l'enfer, elle commence enfin à retrouver le moral. En partie grâce au soutien de son compagnon, qui ne quitte pas l'hôpital. Son visage est presque rayonnant. « Je n'aurais jamais imaginé que j'allais aussi bien m'en sortir », conclut-elle. Les médecins ont pu sauver son sein, et après deux opérations au pied, elle doit subir une troisième intervention



Nicolas/Sipa

Patricia Coste est journaliste à France 2. Une fois accompli son reportage à Goma, elle est revenue pour s'occuper des nourrissons.

pour recevoir une greffe osseuse et musculaire.

Elle semble encore fragile, avec ses deux peluches blotties au creux de son ventre. Pourtant, elle raconte avec une énergie et un sang-froid tout à fait surprenants. Elle est prête à repartir dès que son pied ira mieux. « J'en ai envie parce que j'adore mon métier, et reprendre le boulot, cela veut dire retourner à la vie normale. Je serai sans doute encore plus prudente qu'avant, voilà. Bien que je n'aie jamais été une tête brûlée. Ce jour-là aussi nous avions tous calculé les risques. A aucun moment, je n'ai pensé qu'on pouvait nous tirer dessus. José et d'autres journalistes avaient déjà pris cette route, même s'ils n'étaient pas allés aussi loin que nous. » Elle s'arrête, comme pour réfléchir. « Mais je ne regrette rien. Je faisais mon boulot. Il fallait coller à l'actualité : ce n'était plus de l'humanitaire, c'était la guerre. Il fallait y aller. » Elle détourne son regard en répétant ces mots. Un peu comme si elle voulait se convaincre elle-même.

Dans la chambre voisine, José Nicolas, quarante ans, ancien militaire devenu photographe, semble plus abattu. Il ne parle pas volontiers de l'accident. Il voudrait oublier. Pour lui, les reportages de guerre, c'est fini. « Depuis un moment, j'essayais de passer à autre chose, raconte-t-il. Aujourd'hui, je pourrais repartir au Rwanda pour faire un sujet sur les réfugiés, mais pas sur le conflit. J'aurais pu être tué une dizaine de fois au cours de mes voyages. Ce jour-là, je n'ai pas eu de chance, c'est tout. »



Martine Laroche-Joubert à Sarajevo, en janvier 1993. Anxieuse dans la vie, calme sur le terrain. « J'y trouve une sorte d'équilibre. »

Il s'arrête. Boit un verre d'eau. Il voudrait bouger mais sa jambe l'en empêche. « On n'a pas été kamikazes. C'était une situation très difficile : des soldats en embuscade qui ont perdu leur sang-froid. » José se sent fatigué. Il attend de subir une troisième opération du genou.

Malgré les contraintes et les dangers inhérents au métier de grand reporter, de plus en plus de femmes sont attirées par la profession. Robert Namias, directeur de la rédaction de TF1, explique : « La profession s'est beaucoup féminisée. Ensuite, il est vrai qu'au fil des années, on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas de différence dans l'approche journalistique entre les femmes et les hommes. L'idée du risque réservé aux hommes a disparu. Non seulement cela n'a rien à voir avec la force physique, mais les femmes ont, de surcroît, une capacité de résistance plus forte que les hommes. On l'a, par exemple, vu dans les camps de concentration. »

Ni plus courageuses ni plus

sensibles que la gent masculine, les femmes sont attirées par ce métier « parce qu'elles aiment le terrain et la vie quotidienne des gens », explique Dann Loustallot. Dann est grand reporter d'images à France 2, c'est-à-dire que, contrairement à ses consœurs,

vécu pendant la guerre civile au Liban. Depuis, je n'ai cessé de me demander pourquoi les gens s'entre-tuent. Comment il est possible que, du jour au lendemain, des personnes apparemment normales basculent soudain dans la violence aveugle ! »



Dorothee Olliéric, 27 ans. De l'Angola au Rwanda.

elle tient la caméra, ce qui la met un peu à part dans cette profession. Elle ajoute : « Le combat, ou l'armement, en soi n'intéresse pas les femmes. »

Nahida Nakad, trente-quatre ans, grand reporter à TF1, exerce ce métier pour mieux comprendre la nature humaine. « J'ai

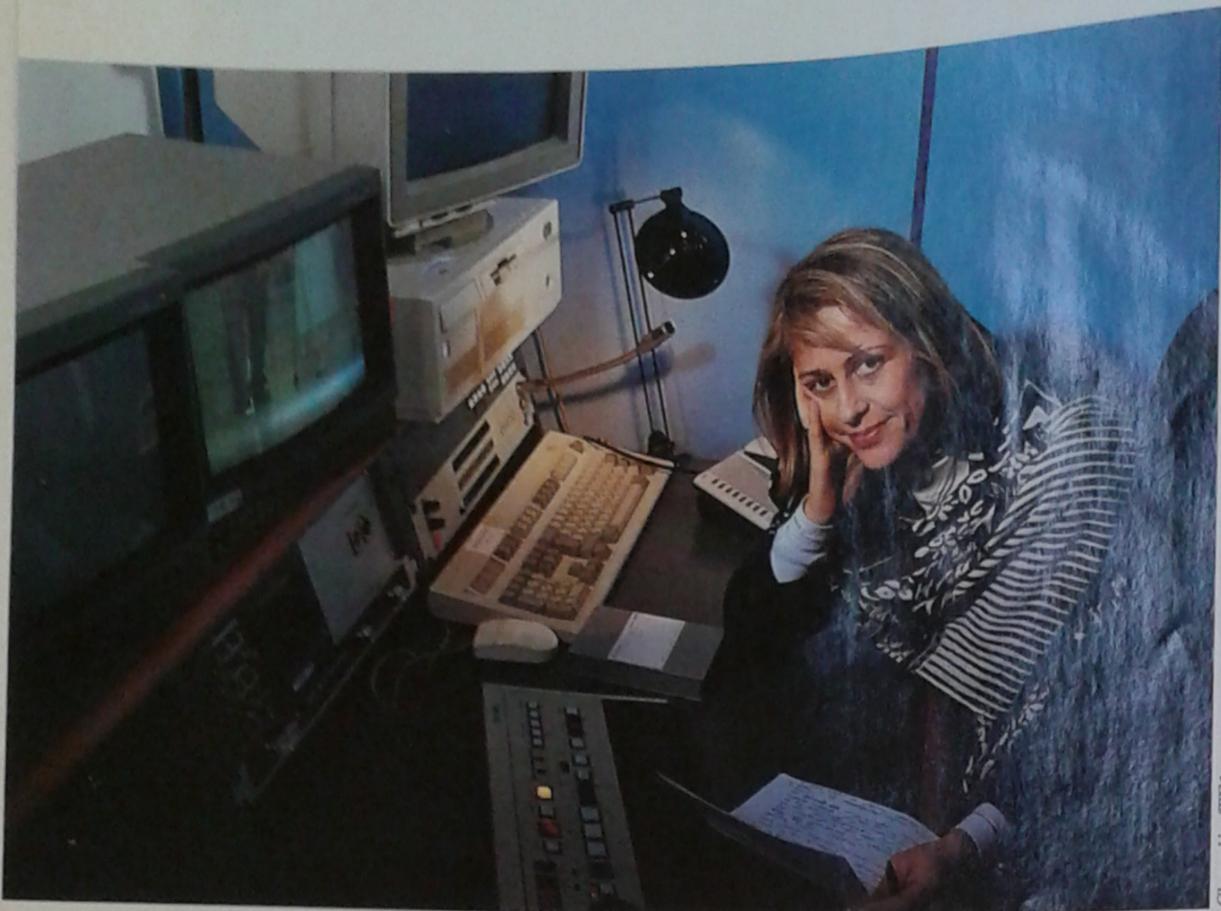
ment de voyager mais aussi de vivre plusieurs vies à la fois. Vie de témoin, vie d'acteur. Il donne aussi la possibilité d'accompagner l'Histoire en marche. »

Dorothee Olliéric est la plus jeune d'entre elles. Vingt-sept ans. Cheveux longs. Pulpeuse. Une jeune fille que l'on imagine mal

dans le chaos de la guerre. Et pourtant. Elle ne manque pas d'audace, ni d'ambition. Jeune recrue du service politique étranger de France 2, elle a déjà une expérience du métier. Elle est notamment restée un mois en Angola pour le magazine *Géopolis*. Elle faisait partie de la première équipe de France 2 au Rwanda. « J'aime ce métier pour son côté un peu romanesque, confie-t-elle. Et puis, je crois que j'ai cela dans le sang. C'est comme un grain de folie. Une excitation particulière. Une envie de raconter l'inracontable... Alors, si je veux rester dans l'équipe, il faut que je prouve des choses. Aux autres, mais aussi à moi-même. »

Téméraires, les femmes grands reporters ne sont pas pour autant des têtes folles. Elles affirment calculer le risque et ne jamais franchir la ligne rouge. Mais elles ne pensent pas, non plus, à la mort sinon elles ne pourraient pas partir.

Pour Martine Laroche-Joubert, de France 2, le risque est



Isabelle Baillancourt. Pour elle, c'était un grand rêve. C'est aujourd'hui une profession.

➤ presque une thérapie. « Je suis très calme dans une situation dangereuse, alors que j'angoisse beaucoup dans la vie quotidienne. Je trouve sur le terrain une sorte d'équilibre. Aussi absurde que cela puisse paraître, je dors très bien avec le bruit des bombardements alors qu'à Paris, je souffre d'insomnies. » Elle rit. Un rire frais et chaleureux. « Là-bas, les petits problèmes disparaissent. Et en ce qui me concerne, précise-t-elle, je n'ai pas peur non plus parce que je me sens un peu protégée par mes cameramen. » Sa seule grande frayeur, elle l'a connue à Sara-

jevo, en 1992. « L'aéroport international était fermé, nous sommes partis. Après six à sept jours d'attente, les miliciens serbes nous ont laissé passer. Nous débarquions dans une ville où les obus tombaient toutes les trois à quatre minutes. Nous étions la seule équipe de télévision sur place mais sans aucun moyen de diffuser les images, car l'émetteur avait été bombardé. Nous donnions nos cassettes à des gens qui quittaient la ville. Tout était désert : pas d'organisations humanitaires. Personne dans les rues. Les gens se cachaient dans des abris. Ce fut un énorme choc. »

Nahida laisse filer son regard noir dans le vide pour évoquer "l'accident" en Somalie. « Nous voyagions dans un car et nous sommes tombés dans une embuscade. Ils nous ont tiré dessus. Le preneur de son a été tué... Avant, je ne pensais pas que je pouvais mourir. Je connaissais les risques, je savais qu'il existait des règles à respecter pour se protéger. Mais là... En tout cas, après je n'ai plus été la même. Sur le moment, j'ai d'ailleurs voulu arrêter le métier. »

Dorothee Olliéric n'a pas encore eu le temps de se poser trop de

questions. Elle vient à peine de vivre son baptême du feu. A l'évocation de ce souvenir, une étrange lueur brille au fond de ses yeux. « Nous étions sur la ligne de front au Rwanda. Tout à coup, il y a eu des tirs violents pendant trente minutes. Un obus s'est écrasé à dix mètres. Je me demandais ce que je faisais là. C'était abstrait. » « Parfois, j'ai l'impression que lorsqu'il y a beaucoup de femmes sur le

terrain elles en font un peu trop, parce qu'elles sont en compétition entre elles, raconte José Nicolas. Peut-être ont-elles encore l'impression d'avoir des choses à prouver, ne serait-ce que parce qu'on ne cesse de les mettre sous le feu des projecteurs. Un peu comme des phénomènes. »

« Avant, au début de la guerre du Golfe, explique Isabelle Baillancourt, les gens ne nous prenaient pas trop au sérieux. Mais aujourd'hui, ils ne voient plus la différence avec les hommes, car ils constatent notre professionnalisme. » « Tout dépend, en fait, de notre réaction, ajoute Nahida Nakad. Si on agit comme des femmes, eh bien, on sera traitée en femme. »

Parfois, une présence féminine peut pourtant modifier les comportements.

Pour concurrencer les hommes, les femmes ont parfois fait des sacrifices. Beaucoup ont dû choisir entre ce métier et les

enfants. A l'inverse, on voit de plus en plus d'hommes grands reporters renoncer à l'aventure à cause de leur progéniture. C'est par exemple le cas à TF1.

Martine Laroche-Joubert, quarante-sept ans, est une des rares femmes à avoir concilié enfants et travail. « Ce fut un déchirement de quitter mes enfants, raconte la journaliste de France 2. Il fallait déployer à chaque fois une logistique épouvantable, d'autant que je les ai élevés seule. J'ai trouvé la force de les quitter parce que mon métier me passionne. Aujourd'hui, je n'ai plus peur à cause d'eux. Je les appelle très souvent avec mon téléphone satellite. Je ne crois pas qu'ils s'inquiètent pour moi, non plus. Au contraire, ils m'ont toujours encouragée. »

Pourtant Martine Laroche-Joubert ne voudrait pas que sa fille marche sur ses traces. Malgré les joies et les richesses qu'il apporte, le métier reste difficile et dangereux. « Il faut être solide psychologiquement pour affronter certaines situations. Quand je suis dans un hôpital entourée d'en-



Dann Loustallot : "les femmes aiment le terrain".

fants qui hurlent, je dois me protéger derrière une barrière de verre sinon je me mettrais à hurler aussi. »

Un métier qui peut également amener beaucoup de remises en question. « On a parfois un sentiment de frustration, soupire Isabelle Baillancourt : voir la souffrance, la misère et n'être que des témoins de passage. Ce n'est pas toujours facile à gérer. Lorsqu'on est là, au milieu de deux cents cadavres, on se demande vraiment à quoi on sert. »

PAULA PINTO GOMEZ ■



Nahida Nakad a échappé à la mort.